

Optimiste, non pas béat mais évangélique, Denis Moreau donne envie d'être catholique !

Dans la polyphonie d'argumentaires éloquentes, une voix se détache : celle de Patrice de Plunkett avec *Cathos, ne devenons pas une secte* (Salvator). Mieux que quiconque, le journaliste et écrivain décrypte les leviers en action au sein de cette frange catholique qui, jusqu'à François, défendait le pape – parce qu'il était le pape –, et se renie désormais. Les larges connaissances historiques et la vaste culture de l'ancien directeur du *Figaro Magazine* lui permettent de percer événements et attitudes : « Tournant le dos au changement évangéliste amorcé dans l'Église, une partie d'entre eux [les catholiques] s'ingénient à donner l'image d'un « front du refus ». Ces rétifs ne se trouvent que dans un seul milieu social. N'hésitant pas à contredire pape et évêques, leur fractionnisme plaît aux médias par sa posture et sa visibilité : il s'interpose entre le catholicisme réel et tous ceux qui ne le connaissent pas... »

Dépourvu de militantisme contreproductif – « Le militantisme amer est une perversion : (...) il fausse l'image de la foi aux yeux du plus grand nombre. » –, il parle juste : « En France, le catholique n'est pas persécuté. Tout ce qu'il risque est d'être moqué, ce qui ne devrait pas l'indigner puisque le Christ fut moqué avant lui. On se moque du catholicisme

comme de "toutes les religions". On s'en moque aussi parce qu'on y voit un refuge pour gens-comme-il-faut... »

Les formules de celui qui avoue avoir mis une dizaine d'années à se convertir sont tranchantes : « La foi chrétienne n'est pas un produit du terroir. » ; « "partager le regard du Christ" veut dire : vivre intimement son mystère, au lieu de se contenter d'en parler ! » ; « ... si nos opi-



nions s'opposent au renouveau de l'Église, il faut, ou quitter l'Église, ou quitter nos opinions... » ; « La religiosité identitaire (...) est un catholicisme sans christianisme, une idolâtrie d'objets, une banque d'images pour orner des opinions politiques. »

Percutant, il met en garde ceux qui sont tentés de « ... penser

non avec l'Église mais avec [leur] milieu », et prévient : « ... refuser les changements que nous demande l'Église en tous domaines, prétendre réserver la religion au "spirituel" en la privant de ses effets sociaux – ou (pire encore) l'affubler d'oripeaux politiques incompatibles avec ce que demande l'Église –, serait nous placer en porte-à-faux et vivre comme dans une secte. Or il faut constater que cette tentation existe. Elle est à l'œuvre chez nous, catholiques français, et par conséquent dans le milieu social devenu prépondérant parmi les catholiques de ce pays depuis près d'un demi-siècle ; milieu qui m'est familier puisque j'en fais partie. La tentation ne le touche pas en totalité, mais assez largement, avec une acuité variable qui peut aller de la réticence à la véhémence. »

Avec cet état des lieux salvateur, Patrice de Plunkett oblige à penser, alors que « nous avons tous plus de réflexes que de réflexion... » : « Depuis deux mille ans la foi est diffusée – ou réveillée – par ceux qui la vivent, et elle s'étiolle là où elle devient conformisme. La seule question à se poser est donc : vivons-nous de l'Évangile ? Nous sommes seuls responsables de l'effet que nous produisons sur nos contemporains, et de cet effet dépend la possibilité pour nous – ou l'impossibilité – de "donner les raisons de notre espérance à qui nous les demande". »

■  
Nathalie DUPLAN



Dès sa prise de décision, la sexagénaire devient triste, facilement irritable, insomniaque. Son médecin et ami discute avec elle, puis lui lance : « Es-tu sûre de vouloir prendre ta retraite ? Je crois que tu es "accro" au boulot et que tu n'es pas prête ! » Le choc est brutal, mais Jeanine sait que c'est vrai. Pour elle, un retraité – d'abord son grand-père, puis son père – est une personne épuisée, qui n'en a plus que pour quelques années avant que son corps ne lâche.

Son médecin lui explique que ses réticences sont légitimes : en période de pré-retraite, il est important de sentir que, malgré ce que l'on vit, on a trouvé un équilibre. Que ce soit sur le plan financier, social, physique, familial, conjugal ou psychologique, il faut prendre le temps d'analyser les différentes strates de sa vie, et prendre conscience des gains et des pertes qu'apporte son retrait du monde du travail.

**S'accepter « senior accro au boulot » !**

Pour Jeanine, donc, pas question de mettre un terme à sa vie



© Annales

## Quand l'heure de la retraite sonne...

Comme nombre de salariés, Jeanine s'est longuement préparée à profiter de la nouvelle vie qui s'ouvre à elle avec la retraite, se réjouissant de profiter enfin de ses petits-enfants. Pourtant, au moment de franchir le pas, elle doute.

professionnelle : elle a déployé une activité enrichissante, épanouissante, dans le monde associatif. À 67 ans, elle travaille encore plus dur qu'avant et se dit parfaitement heureuse. Jeanine illustre le classique syndrome du retraité hyperactif qui ne parvient pas à décrocher. Elle a bossé comme une dingue pendant quarante ans, impossible de se désintoxiquer de cette « drogue dure ». Elle ira jusqu'au bout, à moins qu'un accident de santé ne la force à lever le pied, lui fournissant l'excuse qui lui manque pour jouir enfin de la vie.

Jeanine sait qu'arrêter de travailler sera douloureux pour

plusieurs raisons, à commencer par le changement de rythme qu'elle vit comme une hantise. Elle va se retrouver maître de « son » temps au lieu de se rendre au travail, ponctué de rendez-vous et de réunions. Elle devra apprendre le passage de la vie sociale, et intense, qu'elle a menée dans son association, à une vie plus solitaire. Jeanine a beau savoir que la retraite ne signifie pas inaction, elle devra s'efforcer de gérer son temps selon d'autres priorités afin d'éviter de se sentir vide et dépersonnalisée.

■  
Chantal CHAUVIN